

Critique: «L'Amant», à Genève, après Lausanne et Givisiez

Le couple qui mord à mort en riant jaune

Incroyable, Pinter! Qui ne dit jamais vraiment ce qu'il dit et, pourtant, permet à la vérité d'éclater entre deux tromperies. Avec cet auteur anglais, nobélisé en 2005 et disparu en 2008, on nage dans les mêmes eaux que Marivaux. Avancer le faux pour débusquer le vrai. Un rapprochement à travers les siècles qui s'accentue encore dans *L'Amant*, puisque cette pièce de 1963 joue la carte du travestissement. Dans cette comédie, Richard et Sarah, époux de bonne condition, se déguisent en amants de bas quartiers pour se donner des frissons... Le Romand Raoul Teuscher, qui signe la mise en scène, a choisi Anne Vouilloz pour l'accompagner dans cette traversée conjugale tanguant entre vrai et faux. Esthétique pop et humour grinçant.

L'Amant appartient au cycle des «comédies de la menace» qu'Harold Pinter a écrites durant les années 1960 en contrepoint aux comédies de moeurs qui faisaient alors le bonheur des théâtres de divertissement. Il s'agit pour Pinter de détourner les codes du langage en laissant des blancs entre des répliques anodines de sorte à créer un suspens qui se

remplit de l'angoisse des non-dits. Claude Régy, qui a créé *L'Amant* en français en 1965, observe que «le silence chez Pinter est un langage très bavard». Dès les années 1980, le dramaturge entame une deuxième période théâtrale. Il sort des foyers et des alcôves pour questionner les rapports de force et la tyrannie sous l'angle mondial et politique.

Dans *L'Amant*, la situation est d'entrée étrange. Car la première question que pose Richard avant d'aller travailler est «Ton amant vient aujourd'hui?», comme s'il s'agissait de la plus banale des formalités. Tout semble calme dans ce foyer de banlieue à la lumière filtrée et aux meubles cosy. Chacun affiche une mine réjouie et multiplie les prévenances pour l'autre. Anne Vouilloz, perruque peroxydée et petite robe noire sexy, incarne la parfaite maîtresse de maison qui ne néglige ni son intérieur, ni son (abord) extérieur. Lèvres écarlates, elle est formidablement artificielle en poupée Barbie. Raoul Teuscher, en complet-veston, est plus standard dans son apparence. Par contre, sa voix caverneuse et ses mimiques

oscillant entre stupéfaction et contentement annoncent la menace qui couve sous la jovialité. Le sujet de leurs dialogues? La circulation en ville et leur vie sexuelle. Deux histoires de transports abordées sur le même ton, dégagé. Chacun voit quelqu'un. Un amant des bas quartiers pour elle, une prostituée pour lui. Ce qui choque un peu madame, habituée à plus de dignité.

L'humour réside dans le fait que l'infidélité est inscrite au programme du couple. Le grincement, dans le fait que cette infidélité est feinte puisqu'elle est endossée par ce même couple qui se travestit. Et l'angoisse, dans le fait que c'est au cours d'une séance de mystification que la vérité éclate sur le désamour, vrai, lui, du mari...

Et si la mort mordait au bout de ces jeux dangereux? Elle aurait moins le mérite de la radicalité. A moins que la mort elle-même joue à tuer. Avec Pinter, impossible de mettre un point final aux diverses hypothèses avancées.

Marie-Pierre Genecand

L'Amant, jusqu'au 22 déc., à l'Alchimic, Genève, tél. 022 301 68 38, www.alchimic.ch